

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 37

Artikel: Pile ou face
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207108>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SOUVENIR

J'ÉTAIS en séjour chez ma cousine Odile à Paris. Française, elle y avait vécu le siège de soixante-dix.

— Oui, petite, me fit-elle un jour, c'est aujourd'hui notre trente-neuvième anniversaire de mariage à cousin et à moi. Mon roman a été un roman de guerre, ma vie, elle tient là-dedans, vois tu.

Elle ouvrit une cassette ancienne capitonnée de satin clair. J'y vis une fleur séchée dont la teinte avait tourné au jaune brun.

— Surtout, ne la touche pas, reprit-elle, elle tomberait en poussière. C'est un coquelicot, souvenir de mon idylle et de mon amour. Ce chapitre intéresse en général la jeunesse, je vais te le conter.

Cousine Odile se cala dans son fauteuil de vieux repas, se recueillit longuement comme si je n'avais pas été là à attendre, impatiente, l'histoire promise. Elle referma le coffret d'un geste machinal ; ses pupilles agrandies paraissaient voir des choses lointaines.

— La mi-septembre tiédissait, commença-t-elle. Les Prussiens frôlaient Paris : on en trouvait à Crêteil, à Bonneuil, à Voisy. Chacun voulait vaincre pour sa patrie car, si dans la vie on nous apprend à aimer nos frères, dans les guerres, petite, il faut hater des hommes...

Parmi les nôtres, il y en avait de tous les âges qui s'étaient enrôlés, des volontaires, des jeunes, oh ! des tout jeunes qui avaient quitté le foyer et les douceurs des mères.

Mon frère René, avec ses dix-sept ans, en avait fait autant. Tout l'appelait sous le drapeau : le sentiment du devoir, la fièvre du patriote, un rêve de gamin, peut-être, et l'odeur de la poudre...

Moi, j'avais vingt ans ; je suis allée comme infirmière. Je ne te parlerai pas de tous les braves, de tous les héros ignorés que nous avons vus et pansés, ni des regards des moribonds se levant, navrants, sur nous... Ce sont là des souvenirs d'ombre ; ils font mal !

... Un matin où l'aube était venue indécise et comme à regret, la lutte était sérieuse du côté de Clamart. L'air mêlé de fumée vous prenait à la gorge, on avait aux lèvres un goût de sang. On ramassait des soldats tombés, on réclamait des brancards...

Je demandais des nouvelles de mon frère à des camarades. Personne n'en savait rien : dans les mêlées, le voisin compte peu, c'est forcément. Alors, quand le champ où l'on s'était battu a été calme, j'ai erré au milieu des blessés et des morts. Je cherchais René.

Enfin, je l'ai découvert parmi des herbes et des coquelicots foulés ; il avait la face tournée vers le sol.

Un docteur allait là, tout près, je l'ai appelé. Il est venu, a desserré les lèvres pâlies du « petit », y a glissé quelques gouttes d'un cordial, a mis à nu sa plâie et l'a bandée sommairement ; le sang de l'enfant coulait, coulait, mouillant l'herbe, souillant un coquelicot se trouvant là tout proche et largement épanoui.

— C'est mauvais,... mauvais, me dit le médecin. Encore un brave celui-là ! J'enverrai du monde où je reviendrai. Il faut que je m'occupe des autres qui attendent, eux aussi !

Du doigt, il me montrait les misères étalées autour de nous. Il s'éloigna, et moi, je savais, je sentais que tout était fini...

Un instant après, René battait des paupières, je crois qu'il me sourit... Il mourut là, sans gémir.

Le docteur repassa. Je le reconnus à peine, je ne pleurais pas, je tenais sur mes genoux la tête inanimée du « petit ».

Quand ils me l'ont pris pour l'emmener loin, je suis sortie de ma torpeur. J'ai cueilli le coquelicot mouillé de son sang, je l'ai glissé dans mon corsage et me suis, paraît-il, évanouie.

Le docteur m'a prodigué ses soins et, il me l'a dit souvent depuis, dans la douleur, tout près de la mort, l'amour s'est levé en son cœur.

Quand je suis revenue à moi, j'étais étendue sur un matelas à l'infirmerie. Un soucieux visage de médecin qui était aussi un tendre visage d'homme se penchait sur moi guettant mon réveil.

Oui, petite, c'est cet amour-là si tragiquement né qui a illuminé nos deux vies !

... Et, il y a trente-neuf ans aujourd'hui ! Comprends-tu que nous la conservions, la fleur fanée et que nous l'ouvrions religieusement, notre coffret — car nous l'ouvrions parfois encore, le soir quand nos âmes se souviennent dans le silence. .

Cousine Odile se tut et ferma lentement ses yeux clairs où roulaient quelques larmes.

ANNETTE SCHULER.

C'est pour rien. — Un brave homme, parcourant la Suisse, voit, dans la vitrine d'un magasin d'articles de voyage de Lausanne, un magnifique sac, en peau de crocodile, auquel est attaché une étiquette indiquant le prix : fr. 90.

Séduit, le voyageur entre dans le magasin et demande à voir le sac de plus près.

— Ce sac me va, fait-il ; je le prends.

Et, ce disant, il serre dans le nouveau les effets qu'il sort d'un vieux sac qu'il avait à la main et tout à fait hors d'usage.

Au moment de payer, il donne une pièce d'un franc et attend.

La demoiselle de magasin le regarde, aburie, ne sachant s'il s'agit d'une mauvaise plaisanterie ou si ce client est un fou.

Ce dernier n'est pas moins surpris de l'ahurissement de la demoiselle et se demande ce qu'elle lui veut à le regarder ainsi.

— Je vous ai donné un franc, mademoiselle ; vous avez donc à me rendre deux sous !

90 centimes ! un sac en peau de crocodile ! Quelle santé !

(Authentique.)

ON COLONET EIMBÉTA

Ti lè iâdzo que noutrè sordat fant on camp, lâi a dâi monsû Tûtche, ào bin Français, Capiano, Autrichien, et dâi z'autro, que vignant po vère cein que no fein per tsi no. Ti lè coup, ie repartant tsi leu to benaise de cein que l'ant vu et ie diant à lau râi et à lau z'eimpereu : « Tot parâi, clliau Suisse ! quinte dzein ! Po dâi crâno guerrier, l'è dâi tot crâno. Faut vère clliau sordat ! Et lau pétâiru : quinte débordenâe. Clliau zique dau Dzorat, de Palindzo, de Cossalle, fant oncora bin plie fet que lè z'autro ! Melebaugro ! Farâi pas bon einmandzî onna nièze avoué leu. »

Clliau z'« officiers étrangers », quand vignant, on coudhie lè bin soignî. On lè fâ dremi dein lè tsatî et on lau bâille lè po bon bocon.

Sti an, lè Tûtche no z'ant einvouyî po suivre clliau manœuvre, quemet diant, on certain colonet que l'avâi on nom à fêre pouâre et que mè rappelo pas. Et, po que sâi bin reduit, l'ant de dinse à n'on certain Monsu Crénom (l'étai on sobriquet) :

— Tè que t'î retso et que t'a onna balla carârâe, tè faut aberdzi lo colonet Tûtche. Pâo pas fitre mî que dein ton ottô.

Dinse fut fê. Monsu Crénom l'a coumeincé pè fêre récourâ on grand pâilo que l'avâi, l'a fê betâ dâi panosse on bocon pertot que lo colonet sâi ào dâo po martsî. Quemet on lâi avâi de que lè Tûtche l'êtant dâi musicien d'attaque, l'avâi betâ dâi boîte à musique dein ti lè carro dau tsatî : dein l'allâe, désô son lhbî, su sa trâbllia, mîmameint tant quâ ào Mimeru 100 (lo W. C., so diant lè z'architecte ; lo Bureau dâi grimace, so desâi mon oncllio). Lé, l'avâi dan met cllia

bofta à musiqua que sè mettai à djuvî à l'avi qu'on sè setâve et que botsive quand on sè relèvâve. Djuvessâi onna certaina tsanson qu'on out dein lè z'Allemagne et qu'on lâi dit : « l'Hymne à l'Empereur ». Tot cein étai bin biau quemet vo pouâide vère.

Noutron colonet Tûtche arreve dan, iô fut bin conteint de vère quemet l'avant soignî.

Dou dzo aprî, Monsu Crénom lo vâi entrâ dein lo paflo, tot cassâ, tot fliappi et tot moin-dro :

— Eh ! qu'âi-vo ? que lâi dit dinse.

— Lâi a, que repond lo colonet, que pu pas mè restâ tsi vo.

— Ma, ma ! et porquie ? Mè que iè coudhî feré po lo mi.

— Eh bin ! vu vo dere. Lâi a que ti lè coup que vè à voutron Bureau dâi grimace et que mè sito, vourra musiqua s'imbreye à djuvî « l'Hymne à l'Empereur ». D'aprî noutrô lois, sti, « l'Hymne » dusse s'accuta drâ, dein la position de Garde à vous. Mè lâivo dan, tant quâ que l'ausse botsi ein tegneint mon pantet. Quand vu mè rassefâ, clliau sacré musiqua recoumeince et faut mè relèvâ. Pu dan jamé mè setâ lè. Que met voliâi-vo que fasso ?

MARC A LOUIS.

GROGNUZ AVAIT RAISON

Eh ! eh ! dans la cave de Favey, lors des représentations, au Kursaal, du *Mariage de l'Assesseur*, lorsque Grognuz, parlant des vignes du Dzaley, s'écriait, dans sa bonhomie vaudoise, que pour que les vignes donnent de bon vin, il faut qu'elles soient au bord du lac, « parce que quand le soleil claire, le lac fait la « rate » et que ça double la chaleur ! » il ne croyait certes pas si bien dire.

Il avait pour lui la science, témoin les expériences faites il y a bien des années déjà par le célèbre physicien Louis Dufour.

Le lac est un miroir dont les rives inclinées réfléchissent non seulement la lumière, mais la chaleur solaire. A midi lorsque tout détourne les yeux sous l'éclat du soleil et que, comme dit E. Rambert, l'aigle sent faiblir sa prunelle,

Seul, le joyeux Léman dont l'azur étincelle Ne perd pas un rayon de l'astre glorieux.

En 1863, M. Louis Dufour étudia l'influence du lac comme réflecteur de la chaleur sur la végétation et particulièrement sur les vignes qui l'entourent. Il employait pour cela trois boules creuses en laiton noirâtre à l'extérieur dans lesquelles on pouvait placer un thermomètre. Elles étaient fixées sur des piquets dans des conditions différentes, et au moyen d'écrans on pouvait déterminer la quantité de chaleur réfléchie seulement par le lac. Cette quantité de chaleur totale émise par le soleil. Elle est d'autant plus considérable que les rayons du soleil atteignent plus obliquement la surface de l'eau et dans des cas favorables, son effet est le même que si la durée du couchant se trouvait prolongée de 3/4 d'heure.

Les flancs du Dzaley sont particulièrement bien placés pour jouir de cette augmentation de chaleur, aussi le crû qui y prospère est-il plus riche en sucre et partant en alcool que celui des parchets voisins. C'est encore cette même chaleur réfléchie qui explique la luxuriante végétation des pentes qui dominent Chillon.

Les expériences de M. Louis Dufour ont été, dès lors, répétées en divers lieux, notamment en Norvège ; les résultats obtenus ont confirmé ceux du savant physicien suisse.

Pile ou face

Nous avons reçu trois réponses encore à la question que nous avons posée il y a quinze jours, à savoir, si, à l'église, au théâtre, au concert, etc., un monsieur qui, entre deux bancs rapprochés, se voit obligé, pour gagner sa place

ou en sortir, de passer devant une dame, doit se montrer de face ou de dos.

Samedi dernier, dans sa réponse, M. E. F. se prononçait en faveur du côté pile, pour diverses raisons, dont la meilleure, semble-t-il, est qu'il se trouve mieux des dos que de face.

Aujourd'hui, M. R., pour des raisons pratiques, préconise le côté face, parce que cela est plus conforme à la coquetterie — disons aux convenances — et puis parce que, ajoute-t-il : « je suis mieux, vu, non de dos, mais de face. »

M. E. B., à Yverdon, estime qu'il n'est permis de tourner le dos à une dame qu'en « tandem ou pour la parer d'un danger imminent ».

Enfin, une dame qui signe : « Une ancienne lectrice et abonnée », nous écrit ceci :

« Vous demandez, cher *Conteur*, si c'est pile ou face? De grâce, c'est si grotesque, la pile. Il faut la supporter en tramway — car forcément elle se doit tourner d'un côté — mais pas ailleurs!

« Le tournesol présente toujours sa face au radieux soleil; l'homme doit l'imiter en se présentant toujours de face à la plus belle moitié du genre humain. »

Après ça, la question nous paraît tranchée. Ce que femme veut.

Un joli mot oublié. — On sait que Mme Du Deffant s'était brouillée avec Voltaire. Parlant devant elle de l'auteur de la *Henriade*, quelqu'un disait que dans ses œuvres ce dernier n'avait pas beaucoup inventé.

— Que voulez-vous de plus? observa finement Mme Du Deffant; il a inventé l'histoire.

Oh! oui. — On demandait à une toute jeune religieuse :

— Y a-t-il longtemps, madame, que vous avez prononcé vos vœux?

— Il y a un an, monsieur. J'avais 16 ans; j'étais bien jeune alors.

Entre bonnes amies. — C'est curieux, disait une dame, en parlant d'une de ses amies, que cette pauvre Sophie puisse aimer tant son mari, qui est si laid.

— Mais, fit une autre dame, à la langue pointue, c'est tant mieux pour les galants, car si Sophie aime un pareil homme, elle en aimera bien un autre.

LES RASEURS

QUELLE déplorable engeance que les raseurs — nous parlons au figuré. Et rien ne les peut corriger. Fuyez-les; ils vous poursuivent. Soyez froid à leur abord, indifférent à leur faconde : ils n'en sont que plus pressants et plus loquaces. Insultez-les : ils vous sourient de l'air de quelqu'un qui croit que vous plaisantez. Gifflez-les : ils vous tendent l'autre joue; oh! non point en vertu du principe chrétien, mais en vertu de leur insipide défaut, tout simplement.

Les raseurs, les « crampons », il n'en faut plus! Mais il y en aura toujours. L'espèce est immortelle.

Pierre Mille racontait un jour qu'étant en chemin de fer, il vit monter dans son compartiment un voyageur de l'espèce dont nous parlons et qu'il qualifie : le « voyageur agité ».

Il montra tout de suite, dit le spirituel chroniqueur, qu'il était le voyageur agité. Il changea trois fois sa valise de place et finit par la mettre à côté de lui. Il demanda aux employés « si on changeait aux Ifs », et quand il eut appris « qu'on ne changeait pas » il le redemanda encore. Puis il aperçut sur le quai une personne qu'il connaissait, la héra et la fit monter. Et celle-ci monta par son air qu'elle craignait beaucoup de choses.

— Ah! mon ami, dit le Voyageur agité, il y a

aujourd'hui un article dans mon journal sur la mort....

L'ami cœupa la suite avec une précipitation qui prouvait une certaine inquiétude. Je crus pouvoir deviner qu'il connaissait la marotte de son compagnon et la redoutait. Il parvint à détourner pour l'instant la conversation. Puis, comme le train s'arrêtait à toutes les stations, il en profita pour dire avec astuce :

— Excusez-moi : j'ai quelque chose de très important à dire à quelqu'un dans le wagon d'à côté.

C'est ainsi qu'il précipita sa fuite; et alors la marotte du Voyageur agité prit sur lui un irrésistible empire. Il s'adressa à une dame assise près de lui.

— Il y a dans mon journal un article sur la mort... Ah! madame, quelle chose terrible que la mort, et quelle leçon pour l'orgueil de l'homme!

La dame se crut obligée de répondre sur le même ton. Pendant cinq minutes, je dois le reconnaître, ce fut affreux. Tous les clichés que deux personnes, qui ne se connaissent pas, peuvent échanger sur ce sujet d'un intérêt évidemment général, mais éminemment rebattu, furent étales, commentés, étirés en long et en large.

— Car cela est bien certain, disait le Voyageur agité, il faut mourir!

— Cela est bien certain, répétait la dame, il faut mourir. Moi, j'ai eu un parent...

Alors le défilé des misères humaines commença. L'humanité se mit à agoniser dans ce compartiment de première classe. Et elle agonisait comme il convient, dans toute l'horreur d'une banalité fatale.

Tout à coup, un voyageur qui lisait un journal et qui, depuis un moment, suivait la conversation, éleva la voix.

— Vous parlez de la mort comme si vous la connaissiez. Je trouve ça impertinent; qu'est-ce que vous en savez, de la mort, quelle expérience en avez-vous? Etes-vous seulement jamais mort? Vous avez eu faim, vous avez eu soif, vous avez aimé, vous avez vu le soleil se lever hier et avant-hier, vous pouvez en conclure que demain vous éprouverez le besoin de boire, de manger, d'aimer, sous ce même soleil reparu, ou lorsqu'il se sera intelligemment couché. Par expérience personnelle, vous savez ce que sont ces faits, ou ces besoins. Mais justement vous choisissez, pour en parler en wagon, la seule chose qui ne vous soit jamais arrivée. C'est incorrect et déraisonnable.

Il ajouta :

— Moi, je n'oserais jamais dire que je mourrai. Je n'ai pas le droit de le savoir.

Cette sortie dérouta complètement les théories du Voyageur agité, qui n'était pas d'ailleurs d'une nature vigoureuse. Mais la conversation n'en continua pas moins entre les trois personnes ; le Voyageur agité, la dame et le lecteur du journal.

Au bout d'un moment, la dame dit d'une voix touchante :

— Monsieur, si vous croyez que le corps peut être immortel, comment expliquez-vous, hélas! qu'il vieillisse?

— Madame, répliqua le vainqueur de Thanatos, c'est toujours par négligence.

On remarquera le progrès dans l'absurde qu'avaient fait ces trois personnes, observe Pierre Mille. Elles ne discutaient plus la possibilité de l'immortalité du corps, mais seulement les moyens de cette immortalité. Il en est ainsi dans presque toutes les conversations. Involontairement on finit presque toujours par accepter le point de départ, même après l'avoir contesté, et alors on arrive à d'étranges folies.

A Vaucotte, le monsieur qui lisait son journal devait descendre. Lorsqu'il eut sa valise en main, il prit congé de ses interlocuteurs et dit au Voyageur agité :

— J'aime mieux tout vous avouer : j'avais envie de lire mon journal en paix, mais j'ai compris bien vite que je n'y parviendrais pas. J'avais beau faire, je vous entendais, monsieur, et je ne sais si vous pourrez imaginer ma souffrance. Alors, tout bien pesé, je me suis décidé à prendre part à la conversation, dans la pensée que j'obtiendrais du moins le résultat de vous interrompre parfois, et m'ennuierais moins à m'écouter parler qu'à vous entendre. J'ai à peu près réussi. Maintenant, bien le bonsoir.

Et Pierre Mille, terminant son article, exprime un désir qui est sans doute celui de bien d'autres personnes : « Décidément, dit-il, un compartiment de *non-parleurs* aurait du bon ! »

Science faillible. — Ceci se passe dans un laboratoire zoologique — bien loin de chez nous, naturellement. — L'illustre maître, aussi savant que modeste, comme toujours, est entouré de ses disciples qui boivent ses paroles :

— Messieurs, je vais vous faire une communication de la plus haute importance et vous présenter un insecte inédit des plus curieux, que j'ai récemment découvert et que les anciens, Pline, entre autres, mentionnaient déjà sous le nom de *testicularis vastatrix* !

Morale: On découvre ce qu'on peut.

Cette petite histoire nous rappelle la définition du plésiosaure par un professeur, aussi modeste que savant, comme le précédent :

« Cet animal antédiluvien, dont plusieurs auteurs ont, avec beaucoup de raisons, nié l'existence, mais dont la structure était formidable, mesurait trente-huit mètres de la tête à la queue... »

A rapprocher des notions historiques d'un grave auteur... gai sans le savoir:

« Pharamond, premier roi des Francs, né en 410, monté sur le trône en 426, mort en 428. Il est probable que ce monarque n'a jamais existé. »

E. F.

A triple fin.

Un de nos lecteurs nous adresse un morceau de papier tout jauni par les ans et sur lequel sont écrits, dans cette belle écriture ferme, posée, calme, de nos bons aïeux, les vers suivants qui n'ont pas dû compromettre leur auteur. On remarquera, en effet, qu'ils sont « à triple fin », suivant qu'on en lit la première ou la seconde partie, ou les deux réunies.

Vive à jamais	l'empereur des français
La famille Royale	est indigne de vivre
Oubliens désormais	la gloire des Capets
La race impériale	doit seule lui survivre
Soyons donc les soutiens	du fier napoléon
Du Prince d'Angoulême	François l'ame est
C'est à lui que revient	[maudite
L'Honneur du Diadème	cette punition
	a son juste mérite

Kursaal. — Le Kursaal a fait mercredi une brillante réouverture, avec un programme d'attractions sensationnelles, composé particulièrement à l'intention des nombreux visiteurs que va nous amener l'Exposition d'agriculture et qui tous ou presque, passeront au coquet théâtre de Bel-Air une ou deux de leurs soirées.

Voici ce programme pour les cinq premiers jours.

Spilio, violoniste-concertiste, virtuose aveugle de grand talent, premier prix du Conservatoire de Rome; Texas Hattie, créole acrobate-équilibriste sur la corde; Manville, une gentille chanteuse; les deux Hinsler et leur chien, comédiens excentriques; le Vitographe avec 600 mètres de vues inédites et d'actualité; Tiger Lily, une incomparable danseuse acrobatique; Carmen Landori, les porcelaines animées, jolis tableaux d'art plastique; Sywal, chanteur de genre.

Un vrai programme d'exposition, comme on voit. Les 10, 12 et 14, nouveaux débuts.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie FATIO & GREC.